

L'intranquille

Des mêmes auteurs

Gérard Garouste

- *Le Grand Apiculteur*, avec Hortense Lyon, Bayard, 2002
- *Garouste à Talant*, avec Hortense Lyon, Éditions Ereme, 2006
- *Les Palais de la mémoire*, extrait du Livre X des *Confessions* de saint Augustin, gouaches de Gérard Garouste, Édition Fondation Cartier pour l'art contemporain, Jouy-en-Josas, 1988
- *Don Quichotte*, Cervantès, gouaches de Gérard Garouste, Diane de Selliers Éditeur, 1998
- *La Haggada*, texte de Marc-Alain Ouaknin, gouaches de Gérard Garouste, éditions Assouline, 2001
- *Le Débat du cuer et du corps*, poèmes de François Villon, lithographies de Gérard Garouste, Éditions Lebeer-Hossman, 1986
- *Tal la Rosée*, d'après le *Livre des ressemblances* d'Edmond Jabès, lithographies de Gérard Garouste, Les Francs Bibliophiles, 1997
- *Dieu prend-il soin des bœufs ?*, texte de Patrick Modiano, lithographies de Gérard Garouste, Les Éditions de l'Acacia, 2004
- *Au carrefour des sources*, texte et lithographies de Gérard Garouste, Franck Bordas, 2004

Judith Perrignon

- *Mauvais génie*, avec Marianne Denicourt, Stock, 2005
- *C'était mon frère... Théo et Vincent van Gogh*, L'Iconoclaste, 2006
- *La Nuit du Fouquet's*, avec Ariane Chemin, Fayard, 2007

L'Iconoclaste
3, rue Rollin
75005 Paris
Tél : 01 42 17 47 80
Fax : 01 43 31 77 97
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

L'intranquille se prolonge
sur www.editions-iconoclaste.fr

© L'Iconoclaste, Paris, 2009

Gérard Garouste

avec

Judith Perrignon

L'intranquille

Autoportrait d'un fils,
d'un peintre, d'un fou

L'Iconoclaste

À Élisabeth

*Ne demande jamais
ton chemin à celui qui le connaît.
Tu risquerais de ne pas t'égarer.*

Rabbi Nahman de Bratslav

I

Quand Isabelle, la dame qui s'occupait de lui, m'a appelé en pleurs, je suis parti vers Bourg-la-Reine et la maison de meulière, 15, avenue de Bellevue. Il était dans son lit, la tête posée sur les mains, il semblait dormir tranquillement, en accord avec lui-même. Mais il était mort et j'étais soulagé.

Je ne me suis pas assis à côté de lui, j'ai parcouru les pièces silencieuses, frôlé les rideaux, les bibelots, les livres, les meubles, et tandis que j'avavançais parmi tout ce qu'une vie empile, un nœud se faisait au fond de ma gorge. La tristesse n'y était pour rien, il fallait juste que l'émotion se pose quelque part, ce fut sur les objets. Ils n'étaient pas beaux, mais j'avais grandi là, et ne s'attacher à rien laisse une trop grande amertume.

D'ordinaire, les maisons où la mort vient de passer laissent voir une lente décomposition, une vaisselle ébréchée où l'on ne mangera plus, des horloges jamais à la même heure, qui se sont arrêtées, une par une, il y a longtemps, sans qu'on y fasse attention. À Bourg-la-Reine, terrain de l'enfance bientôt à vendre, les choses s'étaient passées brutalement. Je n'étais pas venu depuis trois ans. La dernière fois, ou l'avant-dernière, nous nous étions battus. Je suis donc arrivé sans larmes. J'ai constaté la mort de mon père.

J'ai trouvé la tapisserie, au-dessus du buffet, moins grande que dans mon souvenir, moins romantique aussi. Enfant, je regardais la jeune femme à la cruche et le postier venu se désaltérer entre deux courses comme deux alliés. Ils étaient là pendant nos repas de famille à trois, il me suffisait de lever les yeux vers eux pour fuir un peu, ils savaient ma frayeur, ils avaient tout vu de ce soir où mon père menaçait de tuer ma mère si elle continuait à tenir la carafe par le goulot et non par l'anse. J'avais six ans. Il monta dans sa chambre, prit son revolver et le posa sur la table. Nous avions

terminé le dîner en silence, sous le regard de la jeune femme tenant sa cruche à l'épaule.

Un demi-siècle plus tard, elle était toujours là, le postier aussi, et ils riaient encore. S'ils n'avaient plus l'air aussi amoureux que dans le temps, c'est que je n'avais plus besoin de leur inventer des histoires. La dépouille de mon père reposait dans l'autre pièce.

Les vrais orphelins étaient les meubles, vestiges des magasins *Garouste Père et fils, Ameublement-décoration-installation*. Le fils dans l'affaire, c'était lui, pas moi. Mon grand-père était dans le meuble, je ne veux rien avoir à faire avec ça.

J'ai cherché parmi les livres celui qu'il était si fier de posséder, la première édition d'*Hernani* de Victor Hugo, elle contenait les lettres de chaque comédien qui avait joué la pièce au soir de la première. Mais je ne l'ai pas trouvé. Il s'était débarrassé des plus belles choses pour que je ne les aie pas, préparant méticuleusement l'après, la vie sans lui. Il m'avait même demandé d'écrire une lettre où je renonçais à tout et le laissais à mes enfants. Ce que je fis, même si c'était légalement sans valeur.

J'ai finalement pris deux candélabres baroques, un pot à tabac en faïence décoré d'une scène naïve et quelques beaux livres, des Éditions de Minuit d'époque. En rentrant, j'ai parlé à mes deux fils. Il les aimait beaucoup et je l'avais laissé être leur grand-père, parce qu'il était vieux, plus tout à fait l'homme que ma mère et moi avions subi. J'ai tenu à leur dire que la guerre avait engendré des héros, des gens qui se débrouillaient et s'en foutaient, des tueurs, des grands et des petits salopards. *Votre grand-père faisait partie des petits salopards.*

C'était mon épitaphe. C'était il y a un an.

Sa mort ne change pas grand-chose. Elle ne résorbe rien. Je vis depuis toujours dans la faille qui existe entre lui et moi. C'est là que j'ai compris mon rapport aux autres et au monde.

Lorsque je pense à lui, je lui vois la tête encadrée de deux favoris, il a l'âge des pères, cette quarantaine où l'on fixe ses parents avant de s'en éloigner. J'ai une série Photomaton de cette époque. Photo numéro un : il essaie d'être drôle face à la machine.

Numéro deux : sa bouche se ferme, mais il sourit encore. Numéro trois : il est entre deux. Quatre : il ne sourit plus de tout. Il a l'air pensif. Sur aucune, il ne regarde l'objectif.

C'est à cet homme au regard fuyant que j'écrivais encore en 2002.

Mon cher papa, cette lettre n'est pas écrite pour t'inquiéter, je tenais à te dire que ça m'a fait plaisir de te parler au téléphone, j'ai senti que tu cherchais ma complicité et réciproquement. Je pense que c'est absurde d'imaginer de la haine entre nous. Si je t'ai dit des choses blessantes, si je t'ai manqué de respect eh bien, je t'en demande pardon. J'étais excédé par tes propos. Sache que je ne partage pas tes idées, ni sur les Juifs (belle-mère incluse) ni sur Pétain. Le reste est beaucoup moins important. J'aurais bien aimé en parler avec toi, mais ni l'un ni l'autre ne pouvons aborder ces sujets avec sérénité et tolérance.

Aujourd'hui, nous avons d'autres choses à nous dire : par exemple je sais que tu m'aimes et je voudrais te persuader que je t'aime aussi. Je te suis infiniment reconnaissant de m'avoir éduqué le mieux possible, je pense à mes études dans ce collège privilégié, mes amis

de cette époque le sont encore aujourd'hui. C'est par la connaissance qu'on accède à la liberté. Ce que tu m'as donné, même ma mère n'a pu le faire. J'insiste pour te dire que, sans toi, je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui. Ainsi ton rôle de père est accompli. Cette connaissance, j'essaie moi aussi de la transmettre à tes petits-enfants. Je te demande d'oublier notre discorde afin que nous retournions le plus vite à nos conversations ironiques sur l'air du temps. Je t'embrasse. G

Si je peux relire cette lettre, c'est qu'il l'avait gardée. Elle m'est revenue après sa mort parmi divers papiers. Au dos de l'enveloppe, là où l'expéditeur laisse habituellement son adresse, j'avais écrit *le fiston*.

Toutes les autres, il les avait jetées ou brûlées, elles étaient plus violentes. Je les écrivais généralement au lendemain de nos disputes. Je cherchais à prolonger par écrit un dialogue impossible. Je voulais absolument lui parler, car on peut tout accepter, à condition de parler, et de reconnaître qu'on s'est trompé. Mais il mentait, s'obstinait, glissait à mes fils qu'il avait travaillé dur pendant la guerre tandis que les Juifs étaient au soleil.

Une fois, doucement, je lui avais dit : *Tu étais jeune, tu t'es planté, d'accord! Mais tu avais toute ta vie ensuite pour corriger tes erreurs, pour transmettre autre chose à tes petits-enfants.* Très vite le ton était monté. Il était trop tard pour qu'il reconnaisse quoi que ce soit.

Cette fois-là, ou celle d'après, j'avais explosé :

– Si Hitler avait gagné la guerre, c'est pas trois magasins qu'on aurait eus, c'est les Galeries Lafayette! Et mes enfants, tes petits-enfants, tu sais que pendant la guerre ils auraient été déportés!

– T'as la tête bouffée par les Juifs! m'avait-il lancé.

J'avais tourné les talons, j'étais remonté en voiture et tandis que je démarrais, il criait encore par la fenêtre :

– Gérard tu te rends compte qu'en pensant comme tu penses, tu te fâches avec la famille!

Il ne restait quasiment plus personne dans cette famille. Sinon lui, qui prenait trop de place dans ma vie, qui forçait mon ressentiment comme on force une porte.

Un jour, alors que ma mère était installée chez moi, souffrante, il était entré dans une rage folle, rien qu'en me voyant arriver. *C'est encore à cause des Juifs*, a-t-il dit. Il avait voulu se battre. Il avançait vers moi les poings serrés, il avait quatre-vingt-deux ans. J'ai peint cette scène. C'est l'un des rares tableaux que je n'ai pas vendu. Il va me rester sur les bras, mon père.

Comme ses papiers. Ses archives, ses photos, ses notes.

Comme le sous-main posé sur mon bureau dans ma maison de Normandie. Il est en cuir, il y a au centre un très bel écusson avec des armoiries. C'est une copie XIX^e d'un modèle XVII^e. Je l'ai toujours vu chez mes parents. Mon père me l'a offert, il y a des années, en précisant qu'il l'avait pris aux Juifs. Je l'ai gardé. Je me suis fixé pour mission de le rendre.

Après sa mort, je suis allé devant le juge, j'ai renoncé de mon plein gré à l'héritage et l'ai laissé à mes fils, mais j'ai tenu à garder ce qui coûte.

Et j'ai fait l'inventaire de ses actes. Il consignait ses journées dans des petits agendas, rectangles de

moleskine aujourd'hui alignés par année dans une mallette rigide.

Au 16 juin 40, il écrit : *enfin libre!* Les Allemands sont à Paris depuis deux jours, il est démobilisé.

23 septembre : *reçu par le général Weiss, mais en civil.*

11 novembre : *pauvre victoire, comme tu as été salie.* Son père avait fait Verdun.

7 janvier 1941 : *recherche camion pour 1 000 litres d'alcool.* Il avait alors en gérance la grande parfumerie Delia, 68, rue de la Folie-Méricourt. Il y avait commencé comme livreur à bicyclette. Puis la guerre l'avait promu. Les propriétaires, les Amson, avaient pris la fuite, il supervisait donc l'inventaire et les affaires. Hasard ou ruse de l'histoire, Yves Amson deviendra l'un de mes amis en pension. Lors d'une fête de fin d'année, sans rien savoir, je l'ai présenté à mon père qui m'a dit, *tu sais c'est marrant, ton copain Yves Amson... avant guerre j'étais livreur dans la parfumerie de son père.* J'ai fait lire ses carnets à Yves lorsque je les ai récupérés. Il m'a dit très sérieusement en me les rendant, *ne t'inquiète pas, ton père n'était pas antisémite.*

14 février : *vraiment les Juifs ne sont pas des gens à fréquenter... même les femmes.*

12 mai : *Levitan.*

C'est un nom que j'ai beaucoup entendu enfant. Wolf Levitan possédait dans les années 1930 une grande enseigne de meubles. Il avait inventé un système de vente moderne, le prêt-à-porter de l'ameublement. Il avait été le patron de mon grand-père. Ma grand-mère racontait parfois qu'il avait continué à verser un peu d'argent à la famille quand son mari était au front, et mon père ajoutait alors inmanquablement : *Il donnait de l'argent juste parce qu'il se planquait pendant que ton grand-père se battait.* Quand vint la seconde guerre, Wolf Levitan s'est vraiment planqué, il a fui vers le sud de la France. Le grand espace Levitan du 85-87, Faubourg-Saint-Martin est alors devenu l'entrepôt des biens juifs saisis. Il n'y avait pas là que des tableaux, des meubles et des pianos. Des camions de déménagement déversaient des caisses pleines de vies fauchées, des jouets, du linge, des chaussures, des casseroles, des draps. L'activité était telle que Levitan devint un peu plus tard un camp de

travail, où les détenus de Drancy venaient emballer, réparer, trier les biens des familles juives déportées. On pouvait voir des nazis chiner là quelques beaux meubles. Mais aussi des Parisiens faire des courses plus modestes. Et mon père remplir ses magasins.

13 mai : *Levitan.*

23 décembre : *huîtres-homards.*

Je lis des chiffres, des additions, des noms. Celui de son bottier, de son tailleur. Il portait du sur mesure, H.A.G (Henri Auguste Garouste) était brodé sur sa chemise. Il était en compte avec beaucoup de gens. Je ne sais quel marché noir il pratiquait. Il y a parfois des choses gommées. Forcément, je les imagine compromettantes.

24 avril 1943 : *Je suis vraiment très touchée, je viens de te dire qu'à partir de cette semaine je ne viendrai plus te voir, cela te fait chanter. Enfin, je puis t'affirmer que je t'aime et que je t'aimerai toute ma vie. Edmée.*

Edmée, c'était ma mère. Elle glisse un petit mot dans l'agenda de mon père. Je pensais que

mes parents ne s'aimaient pas. Quand j'étais gamin, je voulais qu'elle s'en aille. Il était violent avec elle. C'est plus tard qu'un médecin mettra un mot sur lui : psychopathe. Qui imagine le monde à sa manière.

Je me rappelle de vacances, nous partions à la montagne, à Sonneck en Autriche, je devais avoir cinq ou six ans, j'étais à l'arrière de la Simca. Le col était très enneigé, la route mauvaise. Mon père était en colère. Il dit à ma mère : *Si tu ne te tais pas, je nous fous dans le précipice*. Le malheur c'est que moi je l'ai cru, d'autant que ma mère suppliait et pleurait, *Henri ne fais pas ça, pas devant l'enfant!* Ce n'est qu'adulte que j'ai pu déchiffrer ce théâtre sadomasochiste, dont j'étais l'unique spectateur.

Mes parents se sont donc aimés.

12 septembre 1944 : *cabinet du préfet de police.*

25 juin 1945 : *jugement Levitan...*

Un ami m'a retrouvé ce jugement du tribunal civil de la Seine, *Société des Établissements Levitan contre Société Garouste*. Les magasins des 97 et

99 Faubourg-Saint-Martin, placés dès 1940 sous l'administration d'un commissaire gérant désigné par les autorités allemandes, puis loués en 1943 à la Société Garouste Père et fils, devaient être rendus à leurs exploitants les Établissements Levitan. L'annulation par l'occupant du bail initial apparaissait comme un acte de spoliation tombant sous le coup des dispositions de l'article 1^{er} de l'ordonnance du 21 avril 1945.

Mon nom est une jurisprudence. Il faut réparer.

5 décembre : *jugement Jacques*. C'était son frère. Lui aussi a dû rendre des comptes. J'ai de lui une photo où il pose fièrement devant une boutique de chaussures. Et une lettre écrite à mon père, il était alors en prison depuis deux semaines, il attendait de passer devant un juge d'instruction. Je n'ai pas l'année, juste le jour, un 27 mai, tout laisse à penser que c'est l'immédiat après-guerre. *Toutes mes nuits se passent au magasin, c'est idiot mais ça m'obsède. Embrasse bien maman et papa et qu'ils ne se tourmentent pas pour moi, je ne suis pas trop malheureux. Je t'embrasse*

affectueusement. Ton frangin Jacques. Ensuite, il est parti en Amérique latine.

C'est drôle, si je rapproche ces deux dates, ces deux moments où il faut assumer publiquement ce que l'on a fait, je remarque que lorsqu'il comparait, mon père écrit « jugement Levitan », lorsque c'est son frère, « jugement Jacques ». Lui ne veut pas être jugé.

Au fil des ans, ses carnets ne contiennent plus que les comptes d'un commerçant méticuleux. Ils se terminent toujours par les livraisons de fin d'années. Viennent ensuite des pages colorées qu'il ne devait pas regarder, *les cartes géographiques de l'agenda de l'homme moderne*. Mon père n'a jamais voyagé. Si ce n'est au gré d'adresses successives, aux époques floues, qui me restent sur des bostols et des enveloppes jaunies :

Garouste Père et fils, Ameublement-décoration-installation. 74, boulevard Magenta. Paris X. Téléphone : Nord 39/89.

Garnetton (Garouste-Netter et Tony) 4, boulevard de Sébastopol, angle rue Pernelle. Téléphone : Archives 36/31.

Garouste Père et fils. 152, boulevard Voltaire.
Paris XI.

Père et fils... quelle mélopée.

J'ai scruté chaque jour, chaque page des agendas des années noires, j'ai cherché la trace de ce que le père racontait au fils, de ce Meunier dont il me parlait tant, un type de son escadrille. Il leur annonça l'appel du 18 Juin, alors qu'ils étaient repliés à Limoges, il les exhorta à prendre des avions pour rejoindre la résistance qui s'organisait en Angleterre. D'après mon père, seuls deux hommes se portèrent volontaires. Quelques jours plus tard, de nuit, Meunier s'envola, l'autre appareil se planta en bout de piste.

– Et toi papa qu'est-ce que tu as fait ?

– Moi, rien.

Il recroisa Meunier après guerre. Il le regarda sortir décorations et médailles de sa poche et les balancer sur la table. Meunier avait rejoint l'escadrille Normandie-Niemen, ce groupe de

volontaires, pilotes de chasse et mécaniciens français, envoyés en aide aux forces soviétiques sur le front de l'Est par de Gaulle. Il avait fait une grande carrière. Mille fois j'ai entendu cette histoire. Et si je l'ai cherchée dans les agendas de mon père, c'est parce que je n'y croyais pas.

Un jour, je lui ai dit : *T'es pas parti avec Meunier parce que tu as eu la trouille ?*

Alors il m'a encore raconté Meunier, son milieu aisé, son baccalauréat. Tout en parlant, il semblait dire que la connaissance donne du courage, il dressait le portrait de ce qu'il n'était pas. Il s'avouait parfois très complexé, *t'as fait des études, pas moi*, me disait-il. Mon père, au fond, savait ce qu'il valait. Meunier n'était que la marionnette de ses regrets.

Il n'aura connu le frisson qu'un très court instant. *15 mai 1939 : je vole seul 1h05 pour la première fois.*

C'était aussi la dernière. Ensuite il fut cloué au sol, comme toute l'escadrille. À la fin de cette unique heure de vol, une photo fut prise de lui : il pose en aviateur promis à de belles batailles

et à de longues traversées par-delà les océans. Il bombe le torse sous son blouson. À côté, Mermoz a l'air d'une mauvette. Il diffusa cette photo dans la famille jusqu'au plus lointain cousin. Je le sais, car elle me revient régulièrement au gré des décès et des liquidations, je l'ai au moins en six exemplaires. Sur l'une d'elles, mon père avait écrit : *1940, c'était le bon temps*. Comme à moi plus tard, il disait de la guerre : *Ç'a été les plus belles années de ma vie*.

Il n'avait pas pu faire héros. Alors il avait fait salaud. Son éducation de bon catholique l'y préparait. Il appartenait à un monde d'illusions et de certitudes, où les Juifs avaient sale réputation.

Je me rappelle d'un jour, il m'emmenait à l'école, j'étais en huitième, nous sommes passés devant une boulangerie à l'angle de deux rues, il me dit : *Tu ne verras jamais un boulanger juif, parce que c'est un métier difficile, il faut travailler toute la nuit, ils sont trop malins pour faire ça*. Et je me souviens de cette fois, où je lui parlais d'un copain

rencontré en pension, il répéta plusieurs fois son nom, et dit ... *c'est un nom coupé, ça doit être juif* et il enchaîna avec une petite blague : *Tu mets un juif et un non-juif sur une île déserte, tu reviens cinq ans après, il y en a un qui est le larbin de l'autre. Lequel?*

Je suis, aujourd'hui encore, surpris de la trace laissée par ses phrases et ses mauvaises plaisanteries. Elles me restent, précises, avec ses mots à lui, parfois même avec le décor, la rue où il les a prononcées. Il faut dire que s'y ajoutaient chaque semaine les sornettes du catéchisme : Salomon prêt à couper l'enfant en deux, le peuple décide qui met Jésus sur la croix. Je n'avais alors aucun jugement, ni recul, j'étais même un enfant de chœur très appliqué, mais cette histoire de Juif me titillait. Inconsciemment un doute s'installait, je me demandais : *Est-ce qu'il les admire ou est-ce qu'il les déteste?*

L'antisémitisme de mon père, comme souvent l'antisémitisme, était teinté d'admiration, et son ressentiment un effet de la peur. Alors, tandis qu'il me désignait l'ennemi, je me disais : *C'est dommage*

que je ne sois pas juif. Surtout, quand il déclarait, au vu de mes piètres résultats scolaires : Tu sais mon fils, on est con de père en fils. Si t'es con, c'est pas ta faute.

Il voulait m'entraîner vers sa honte, ses haines, il me voulait son complice. Il avait inventé un héros, Meunier, juste pour me dire qu'il n'en était pas un. Il m'avait inscrit à douze ans aux jeunes pilotes de France, pour que je fasse mieux que lui, que j'aie plus haut, plus loin, plus longtemps qu'une petite heure de vol, mais la meilleure chose que j'aie jamais faite avec un avion, c'est un dessin à l'âge où les enfants barbouillent encore. Il m'avait aussi fait recoller les oreilles, opération plutôt rare à l'époque, pour que je sois beau.

C'est lui qui s'occupait de moi, plus que ma mère, Edmée Eugénie Sauvagnac épouse Garouste, née le 22 septembre 1917 à Neuilly-sur-Seine, femme soumise, effacée jusque dans l'éducation de son enfant, qui ne confiait à son journal que des regrets vite étouffés : *Samedi 29 mars 1947.*

Mon fils a eu un an le 10 de ce mois. Il dit très bien son nom qui est assez difficile à prononcer à mon avis. Gérard, c'est son père qui le lui a donné. Ce nom, il n'est pas tout à fait à mon goût, car c'est trop commun, c'est à la mode. Il faut suivre son époque. Si un jour Gérard a une sœur ou un frère cela sera vraiment un accident car Henri ne veut plus en entendre parler. Pourtant j'aurais bien aimé avoir une fille. La vie se chargera de m'imposer sa volonté. Je suis un peu fataliste, il arrive ce qui doit arriver...

Et c'est lui encore qui consulta des médecins tant je travaillais mal à l'école. Les professeurs disaient que je n'écoutais rien, ils me reprochaient d'être dans la lune. Être dans la lune, c'est une soupape de sécurité quand les choses deviennent insupportables. Elles le devenaient. Mon père m'emmena voir le docteur Gache, un neurologue qui m'a sûrement sauvé la vie. Je l'ai d'abord vu seul. *Tu veux aller en pension?* m'a-t-il demandé. J'ai dit oui. Ensuite il a fait entrer mon père. Qui a dit oui, à son tour, à mon éloignement. Il se savait dangereux pour moi. Il avait, je crois, voulu me sauver de lui et se sauver lui-même à travers moi, son fils unique.

Il n'est jamais passé à l'acte. Il n'a jamais battu ma mère et ne m'a laissé le souvenir que d'une seule baffé, il n'a jamais dit des Juifs, *faut tous les tuer*. Mais il a posé une arme un jour sur la table. Et chaque soir avant son retour à la maison, j'avais une boule brûlante dans le ventre.

De cela aussi je n'ai jamais pu lui parler. Dès que je lui tendais un miroir, il le retournait contre moi.

J'ai tenté, il y a une dizaine d'années, alors qu'il me téléphonait d'une voix presque légère. Il évoquait le bon temps où il avait le magasin, où, disait-il, nous étions « heureux ».

– Ah bon tu étais heureux ? Tu aurais dû nous le dire ! Quand tu rentrais, on avait la trouille, souvent ton frère Jacques avait appelé pour prévenir que tu étais de méchante humeur. Tu ne te rappelles pas le flingue sur la table, parce que maman tenait mal la cruche ?

– Tu inventes !

– Si j'invente, va te regarder dans la glace ! Va vérifier que la cicatrice sous ton nez est toujours là !

Un soir, il avait pris une table de verre et l'avait jetée contre le mur. Un éclat l'avait blessé.

– Salaud! a-t-il dit dans un sanglot avant de raccrocher.